

Jean-Claude Labrecque. *Le R.I.N.*, Montréal, Les Productions Virage, 2002. 78 min.

Matthew Rankin

Volume 4, Number 1, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024638ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024638ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rankin, M. (2003). Review of [Jean-Claude Labrecque. *Le R.I.N.*, Montréal, Les Productions Virage, 2002. 78 min.] *Mens*, 4(1), 149–157.
<https://doi.org/10.7202/1024638ar>

Jean-Claude Labrecque. *Le R.I.N.* Montréal, Les Productions Virage, 2002. 78 min.

Le monde de l'histoire au Québec, comme ailleurs dans le monde occidental, a besoin d'un cinéaste-historien, quelqu'un qui puisse établir une unité complémentaire entre les méthodologies historique et cinématographique. Le cinéaste québécois Jean-Claude Labrecque n'est pas cette personne. Pourtant, les historiens professionnels semblent aimer son récent documentaire sur le Rassemblement pour l'indépendance nationale, *Le R.I.N.* Il a même eu droit à une mention d'excellence en production documentaire historique au congrès 2002 de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Un honneur aussi prestigieux équivaut en fait à une véritable consécration de la part de la communauté des historiens du Québec.

Les historiens professionnels aimeront ce film parce que ce n'en est pas un. En fait, c'est un livre, un exercice littéraire et non cinématographique. Les historiens professionnels oublient généralement que le cinéma est fondamentalement un moyen d'expression audiovisuel — et non littéraire. Utiliser le cinéma pour « écrire » l'histoire offre une possibilité unique de se colleter avec l'héritage non littéraire du passé, mais ce passé, les historiens sont presque inévitablement mal équipés et mal formés pour l'étudier. S'ils regardent le film de Labrecque, les historiens y verront donc vraisemblablement un « document » d'« histoire orale » précieux, d'où ils pourront tirer des citations qu'ils n'auront qu'à transcrire. Et le film de Labrecque favorise effectivement pareille lecture littéraire. *Le R.I.N.* est presque entièrement constitué d'entrevues avec André d'Allemagne, Pierre Bourgault et Andrée Ferretti, les trois plus influents acteurs politiques de la brève existence du R.I.N., de 1960 à 1968. Pendant soixante-dix-huit minutes, nous voyons ces trois rinistes raconter les événements princi-

paux de la vie de leur mouvement de sa naissance à sa dissolution dans le Parti québécois, et en présenter les idées. Cette narration omniprésente est ponctuée d'images fixes, de titres de journaux, de spécimens d'époque de propagande riniste et de passages de séquences d'actualités d'archives. L'exposé est excellent, et, avec le récent décès de Bourgault et d'Allemagne, ce film de Labrecque donne l'impression d'être un « document » précieux présentant les dernières paroles politiques prononcées par ces deux grands pionniers du mouvement indépendantiste québécois. Et pourtant le film de Labrecque aurait tout aussi bien pu être un beau livre illustré. On aurait pu retranscrire les souvenirs, scanner les photos et reproduire les titres. Pourquoi faire un film ? Que peut apporter le cinéma à notre compréhension du R.I.N. que ne peut nous offrir une monographie ?

En fait, la réponse est évidente : le R.I.N. a légué au cinéaste-historien une richesse exceptionnelle de sources audiovisuelles. L'existence de ces documents-sources rend nécessaire un film historique sur le R.I.N., car ils peuvent nous en apprendre beaucoup sur le phénomène historique de ce groupe. Je prétends en outre que l'impact historique du R.I.N. n'est pas avant tout le fait de la parole écrite. D'Allemagne, Ferretti et Bourgault ont certainement beaucoup écrit, et il existe à coup sûr tout un ensemble de manifestes rinistes, de brochures électorales, de documents de politique étrangère et de notes sur une infrastructure économique républicaine, et ainsi de suite. Mais l'histoire du R.I.N. est beaucoup plus profondément marquée, et peut-être fondamentalement exprimée, par des images et des sons activistes : protestations populaires explosives, slogans scandés dans les rues, effigies brûlées, le Samedi de la matraque, la Saint-Jean de 1968 et, avant tout peut-être, les violents éclats albinos des discours politiques électrifians de Pierre Bourgault. Ce riche héritage audiovi-

suel figure sur film, vidéo et enregistrements audio et couvre toute l'existence du R.I.N., mais ces sources sont étrangères à la plupart des historiens professionnels, qui, sur le plan méthodologique, s'en tiennent plus au moins à la parole écrite. Il incombe donc au cinéaste-historien d'utiliser ces documents audiovisuels, de révéler comment les événements du passé ont été connus, ressentis, exprimés et représentés par l'image et le son. À cet égard, *Le R.I.N.* est une occasion ratée. Labrecque ne construit pas son histoire avec ces sources, ne les utilisant que de façon modeste et sans imagination comme accompagnement pictural subordonné à la narration verbale des trois rinistes. L'emploi banal et prosaïque des images d'archives par Labrecque ne contribue guère à notre compréhension historique du R.I.N. comme phénomène audiovisuel. Cette faiblesse est regrettable, et à certains moments-clés du film, elle est inexcusable.

L'erreur historico-cinématographique la plus incompréhensible de Labrecque est sa curieuse décision de marginaliser l'art oratoire politique de Bourgault et de Ferretti par rapport à son exposé audiovisuel. Bien sûr, les deux rinistes vieillissants parlent en long et en large du sujet dans leur narration verbale, décrivant leurs techniques, leur talent et la puissance de la parole dans les premières années de l'activisme souverainiste. Bourgault, qui a enseigné l'art oratoire à l'UQÀM, décrit en détail et de façon fascinante comment ses discours rinistes enflammaient les militants, faisant naître le rêve d'une nation. On s'attendrait à ce que le cinéaste-historien fasse suivre ces explications descriptives d'exemples audiovisuels appropriés, qui existent en grand nombre, et que le cinéma est en mesure de présenter, à la différence du livre. Pourtant, chose stupéfiante, Labrecque s'en abstient et passe plutôt à un autre banal titre de journal. Soixante-dix-huit minutes passent ainsi et nous n'avons vu guère plus que l'expli-

cation descriptive de l'impact audiovisuel de Bourgault sur l'histoire, et pratiquement rien sur Ferretti. En cela, Labrecque est coupable du plus grand crime que puisse commettre un cinéaste (de quelque type qu'il soit), celui de « raconter » l'histoire au lieu de la « montrer ». Du mauvais cinéma, tout comme de mauvais écrits, font de la mauvaise histoire. L'utilisation littéraire de séquences d'archives par Labrecque — certainement la plus riche source documentaire dont il dispose — est peut-être son erreur la plus fâcheuse dans *Le R.I.N.*. Un usage plus réfléchi de ces documents aurait grandement contribué à notre compréhension du R.I.N. et de son importance historique.

On ne peut toutefois prétendre qu'il n'y ait pas du tout de cinéma historique dans *Le R.I.N.* Labrecque fait parcimonieusement usage du cinéma pour faire passer certaines de ses propres interprétations historiques. Je dis parcimonieusement parce que, au long d'une grande partie du film, Labrecque demeure intellectuellement invisible, laissant l'idéologie, l'analyse historique et les détails d'interprétation presque intégralement à ses trois sujets. Cela ne signifie pas que Labrecque n'est pas présent — car il a été responsable du montage, et donc de ce que les trois narrateurs semblent dire —, mais il demeure invisible de bout en bout. En deux seules occasions, en fait, Labrecque apparaît explicitement à l'écran, où, en tant que cinéaste-historien, il indique le sens historique au-delà des paroles prononcées par les trois rinistes. Cela pourrait en principe être positif. Mais chacune des propositions historiques de Labrecque est plutôt problématique du point de vue de l'analyse historique comme de la méthodologie historico-cinématographique.

Dans sa première intervention intellectuelle, Labrecque vient à l'aide de Pierre Bourgault, lequel prétend de façon plutôt ridicule que c'est en fait le R.I.N. qui a élaboré l'idée

du nationalisme civique multiethnique que nous associons généralement à la politique nationale de l'époque de Lucien Bouchard. Pour prouver l'importance accordée par le R.I.N. au pluralisme ethnique, Labrecque passe à une séquence d'archives montrant Bourgault en train de parler en anglais :

If the English Canadians after the independence feel that they are accepted here for who they are — not for what we would *want* them to be — *us* — but for who they are, and if they're citizens equal to the others... why should they leave ? I don't think a lot of them will leave.

Cette étrange affirmation s'oppose diamétralement à l'esprit et à la lettre du nationalisme civique à la Bouchard, et Labrecque le sait. Voyez ce qu'on a enlevé dans la traduction donnée en sous-titre au bas de l'écran : « Si les Canadiens anglais après l'indépendance se sentent acceptés pour ce qu'ils sont, et s'ils sont citoyens à part entière... pourquoi partiraient-ils ? » Cette traduction tronquée nous incite à conclure que Labrecque tente très maladroitement de confirmer (tout au moins à l'intention des francophones) que le R.I.N. était bien un mouvement pluraliste au nationalisme civique incluant tous les Québécois. Cette omission calculée ne constitue pas seulement de la mauvaise histoire de la part de Labrecque (ce qui devrait scandaliser tout spécialiste des sciences sociales qui se respecte), mais elle est ridicule sur le plan intellectuel. Le nationalisme civique n'est pas la marque du R.I.N. L'objectif arrêté et la priorité fondamentale du mouvement étaient la libération des Québécois de souche canadienne-française. Aucun riniste n'a jamais crié « Le Québec aux Québécois » en ayant à l'esprit l'émancipation des Rhodésiens de Westmount. Et dans le contexte de la Révolution tranquille, on ne peut non plus accuser le R.I.N. d'exclusivisme. La nécessité, humaniste, d'inclure et habiliter les Canadiens français dans leur

propre société, et dont on avait exclu les couches populaires, était à l'origine de son nationalisme. Si nous essayons toutefois de juger le R.I.N. sur la base des valeurs et des présomptions de la pensée nationaliste civique d'aujourd'hui, le « nous autres » des rinistes sonne plutôt mal. Donc, au lieu de voir le R.I.N. tel qu'il est, Labrecque a tenté, tout à fait inutilement et sans succès, de situer le R.I.N. dans le cadre d'un paradigme nationaliste très contemporain, plus conforme à une certaine rectitude politique, paradigme qui lui est en réalité étranger. La première intervention intellectuelle importante de Labrecque tombe donc à plat.

Labrecque intervient encore en ce qui a trait à l'histoire à la fin de son film. Après que les trois rinistes ont parlé, avec conviction et confiance, de leur décision ultime de dissoudre le R.I.N. dans le Parti québécois, Labrecque passe à une image d'un Pierre Bourgault d'humeur nostalgique au quarantième anniversaire du Rassemblement. Il cherche à raviver la flamme du rêve indépendantiste : « Il faut rêver toujours. Il faut surtout rester fidèle à ses rêves de jeunesse. Ce sont les seuls. » Ces dernières paroles inspirantes auraient pu constituer une finale intéressante pour l'œuvre de Labrecque. Cela aurait signifié que le R.I.N. était toujours vivant dans un sens métaphysique, qu'il avait réalisé quelque chose pour le Québec, et qu'il se survivait dans la « part du rêve dans l'imaginaire québécois », selon les termes mêmes de Bourgault. Mais Labrecque prend plutôt une décision historico-cinématographique très étrange.

Quand Bourgault prononce ses derniers mots destinés à galvaniser la foule, Labrecque passe en fondu à la ballade lugubre composée en 1971 par Marc Gélinas, *Mommy*, chanson imprégnée de dégoût haineux de soi-même, où un chœur d'enfants québécois monstrueusement assimilés chantent en anglais à leurs parents francophones qui ne sont plus que des

épaves : « *Mommy, Daddy ; how come we lost again ? Oh Mommy, Daddy, are you the ones to blame ? Oh Mommy, Daddy ; why, oh why is it too late, too late, much too late ?...* » Tout au long de ce chœur horrifiant, Labrecque présente en fondu enchaîné une série de photos de jeunes militants rinistes portant des tee-shirts *Québec Libre* pleins d'espoir et marchant dans les rues, brandissant des pancartes et criant des slogans sur le pays bien-aimé. Ce mélange audiovisuel n'est pas qu'un somptueux exercice d'auto-crucifixion, il est aussi un argument (méta)historique.

Cette dernière séquence a des allures de plainte historique, donnant à penser que l'histoire du R.I.N. est un échec total et que cet échec a voué le Québec à une terrifiante apocalypse anglophone. À moins que ce ne soit une réprimande, punissant le Québec pour ne pas avoir voté R.I.N. aux élections de 1966, ou pour avoir rejeté la souveraineté lors des deux référendums et trahi « les rêves de jeunesse » qui auraient sauvé le Québec de l'apocalypse désormais inévitable prophétisée par Gélinas. Chose certaine, Labrecque tire une conclusion extrêmement misérabiliste de l'histoire du R.I.N.

Il est intéressant de constater que l'eulogie défaitiste de Labrecque semble contredire directement les paroles inspirantes que nous venons d'entendre de la bouche de Bourgault. C'est comme s'il disait que les rêves de jeunesse sont morts, que l'échec est définitif et que l'espoir dans l'avenir (ou même le présent) n'est qu'un futile exercice de pathos. En fait, la fin du film de Labrecque paraît contredire beaucoup de ce que les trois rinistes ont affirmé depuis le début. Bien sûr, le Québec n'est pas actuellement un État-nation indépendant, l'objectif qui avait présidé à la création du R.I.N. Mais cela signifie-t-il nécessairement que le R.I.N. est un échec historique ? Bourgault, d'Allemagne et Ferretti, dont Labrecque veut révéler la pensée à la manière d'un initié, ne semblent

pas le croire. Leur discours ne présente à peu près aucune trace de misérabilisme. Pendant environ soixante-quinze minutes, nous les avons entendus parler des authentiques réalisations politiques du R.I.N., des racines activistes du mouvement indépendantiste québécois et de la véritable contribution du Rassemblement en tant qu'agent du réveil national de la Révolution tranquille. Tout cela évoque une réussite dont on peut trouver facilement des preuves dans le Québec d'aujourd'hui. Mais Labrecque recherche la tragédie à tout prix. L'anglophonie et les fins apocalyptiques éventuelles lui servant d'armes, il fonce dans l'histoire et plonge le R.I.N. dans la plus catastrophique de toutes les visions nationalistes de l'enfer. Telle est la seconde grande contribution analytique de Labrecque à notre compréhension de l'histoire du R.I.N., et, tout comme la première, c'est une intrusion honteuse, artificielle et intellectuellement stérile.

En fin de compte, le film de Labrecque est une occasion ratée. Les riches sources cinématographiques sont gaspillées, et l'histoire audiovisuelle du R.I.N. n'a donc pas encore été racontée. Il faut toutefois admettre qu'en tant que « document » non intellectuel et en grande partie verbal et descriptif, *Le R.I.N.* est certainement une ressource utile qu'il vaut la peine de consulter. Malgré le filtre du montage de Labrecque, le film contient l'ultime témoignage riniste de d'Allemagne et Bourgault, et Labrecque nous fournit un modeste bilan bibliographique de certaines des sources audiovisuelles premières qui permettront à un éventuel cinéaste-historien plus résolu de réaliser un jour une étude historique véritablement fascinante. Mais le film que Labrecque a tourné est beaucoup mieux que celui qu'il a réalisé. L'historien serait beaucoup mieux équipé si Labrecque devait publier tous les enregistrements de ses conversations avec les trois rinistes, intégralement, et si toutes les séquences qu'il a utilisées devaient

être mises à la disposition du grand public. La matière première du film de Labrecque, non corrompue par les contorsions invisibles de son montage, ses traductions problématiques et les souffrances quasi-orgasmiques de Marc Gélinas, pourrait en effet constituer la base d'une étude de plus grande valeur intellectuelle et cinématographique, qui pourrait accroître considérablement notre connaissance du phénomène historique du R.I.N. Le problème fondamental de l'élaboration d'une historiographie cinématographique, qui devient de plus en plus important, vient du fait que les historiens connaissent l'histoire, mais ignorent tout du cinéma, alors que les cinéastes connaissent le cinéma, mais pas l'histoire. Le cinéaste-historien doit être au fait des deux. Dans *Le R.I.N.*, Jean-Claude Labrecque ne semble guère connaître ni l'une ni l'autre.

Matthew Rankin
Département d'histoire
Université Laval

Traduction : Christian Bérubé